

L'étoffe d'une ville

L'histoire de la Montreal Cotton Compagny en images

Pascal Huot

Numéro 141, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

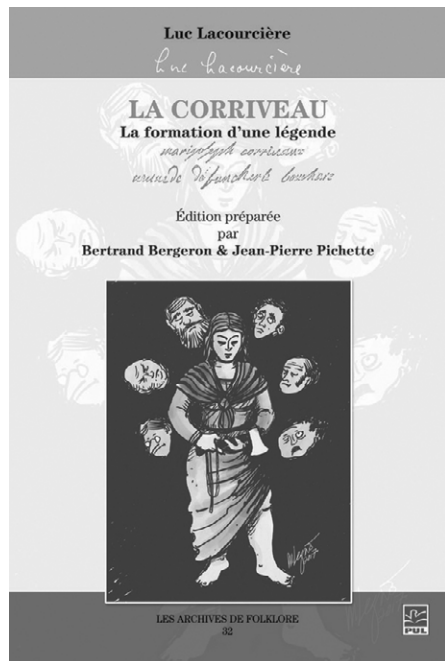
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Huot, P. (2020). Compte rendu de [L'étoffe d'une ville : l'histoire de la Montreal Cotton Compagny en images]. *Cap-aux-Diamants*, (141), 47–48.

sont en vente dans les bibliothèques municipales de Québec et en ligne.

Yves Laberge



Luc Lacourcière. *La Corriveau : la formation d'une légende*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2017, 193 p.

En 1763, à Saint-Vallier, Marie-Josephte Corriveau est accusée du meurtre de son deuxième mari, Louis-Étienne Dodier, devant la cour martiale.

Il existe différentes versions des événements. Le meurtre aurait été déguisé en accident, mais les hypothèses abondent quant à la manière dont celui-ci aurait été commis et aux outils utilisés : on parle d'un broc à fumier, d'un couteau, d'une hache, de plomb versé dans l'oreille et, finalement, de poison (p. 26). Une chose est certaine, la perception du peuple demeure la même. La Corriveau est une « marricide », une sorcière, une empoisonneuse, une prostituée et la maîtresse du diable (p. 25).

Cette histoire est connue de tous, mais

certain s'intéressent aux faits historiques, tandis que d'autres se réfèrent plutôt à la légende : c'est sans doute pour cette raison que les versions de l'histoire sont si nombreuses et si différentes les unes des autres. Quoi qu'il en soit, tout le monde au Québec a déjà entendu parler de l'histoire de la femme qui a fini ses jours dans une cage de métal à la croisée des chemins.

L'ouvrage est un recueil de trois textes de Luc Lacourcière sur la Corriveau écrits à différents moments, soit en 1968, en 1969 et en 1973. Il aborde l'histoire, la légende et la culture populaire dans les pièces de théâtre et les chansons.

La Corriveau était parfois même vue comme une victime de la condition féminine de l'époque (p.31). Il existe une foule de versions des événements, mais surtout de tout ce qui se produit à la suite du procès. Au fil des versions du meurtre, on passe d'ailleurs de un à sept maris! Certaines versions du récit prétendent même qu'il s'agissait d'un nombre indéterminé de maris et qu'elle aurait aussi assassiné des enfants (p. 125).

Quoi qu'il en soit, l'histoire de la Corriveau n'a pas fini de faire couler de l'encre, comme en témoigne cet ouvrage de Luc Lacourcière. Celui-ci tente de démêler tous les aspects de cette histoire. La Corriveau n'en demeure pas moins, encore à ce jour, la femme ayant eu la plus mauvaise réputation dans l'histoire canadienne.

Quiconque est fasciné par cette histoire se doit de mettre la main sur cet ouvrage de Luc Lacourcière afin de bien comprendre les différents aspects de cet événement : l'histoire réelle, la légende qu'elle a engendrée, et la place de celle-ci dans la culture populaire.

Johannie Cantin



Lucie Bettez (coordination du projet). *L'étoffe d'une ville. L'histoire de la Montreal Cotton Compagny en images*. Salaberry-de-Valleyfield, Musée de société des Deux-Rives, 2019, 115 p.

Situé à Salaberry-de-Valleyfield, le Musée de société des Deux-Rives (MUSO) s'intéresse particulièrement au patrimoine tissé par l'évolution de l'homme dans la société en milieu industriel. Il présente entre ses murs depuis 2014 son exposition phare et permanente, *MOCO : L'étoffe d'une ville*. Cet ouvrage fait office de catalogue d'exposition, complémentaire à cette mise en musée de l'histoire de la Montreal Cotton Company (MOCO).

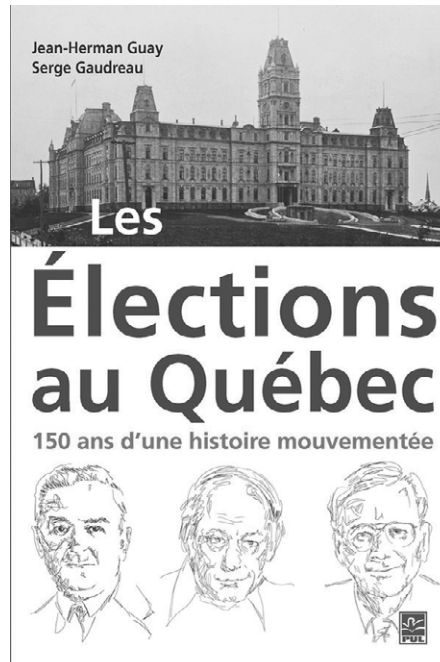
Construit à la manière d'un album photo d'archives et de souvenirs datés et référencés, l'ouvrage témoigne en images en noir et blanc de l'historiographie de la MOCO et de ses travailleurs, le tout accompagné de bas de vignette et d'extraits de témoignages oraux recueillis lors d'entrevues ethnologiques. Le lecteur comprend alors toute l'importance de ce patrimoine industriel. Outre les faits saillants, il y a les petites anecdotes notables, comme le fait que la MOCO accepte d'éclairer les rues de la ville sans frais en 1901, ou qu'elle fournit gratuitement l'électricité et les services de peintres en bâtiment à ses employés. Au fil des images, on découvre les conditions de travail de ces derniers, le rôle du « petit boss », les grèves et leurs acteurs, comme Léa Duval et Madeleine Parent,

autant que l’empreinte de la MOCO dans la mémoire collective.

Cette importante filature a choisi Salaberry-de-Valleyfield en raison de sa position géographique et hydrographique pour établir sa colossale usine de textile en 1874. Ce récit visuel dresse un panorama très large des répercussions et de l’influence de cette industrie, plus grand employeur de l’endroit, autant sur le paysage que dans la vie des Campivallensiens, avec notamment la création des quartiers ouvriers de Bellerive et des Anglais. Le parcours de l’exposition se divise ainsi : « L’étoffe d’une ville », « La naissance d’un colosse », « Travailler à la MOCO », « Après le “shift” » et, pour finir, « Le déclin de (l’industrie) ». Ce tour d’horizon est précédé et clos par deux textes signés respectivement par l’historienne de l’art Édith Prigent, qui aborde la question du patrimoine porté par une communauté en lien avec la *Loi sur le patrimoine*, et le consultant en urbanisme Christophe-Hubert Joncas, qui s’intéresse pour sa part au territoire et aux « multiples relations qui existent entre les éléments bâtis, naturels, paysagers et identitaires » (p. 6) de Salaberry-de-Valleyfield.

Le patrimoine industriel, « dont peu de personnes se soucient au quotidien tellement [il fait] partie du paysage culturel » (p. 8), doit faire l’objet d’une réflexion sérieuse et d’une sauvegarde. Ce patrimoine de proximité est au cœur du paysage urbain et du quotidien des citoyens, et il produit des liens sociaux et identitaires indéniables. Il « témoigne d’un mode de vie et d’un savoir-faire ouvrier vécus par des milliers de travailleurs et leurs familles au fil du temps » (p. 12). Le travail en amont de l’équipe du MUSO, comme fiduciaire du patrimoine d’une collectivité [pour paraphraser Christophe-Hubert Joncas], permet une revalorisation et une sauvegarde de cette richesse, et cet ouvrage constitue une belle vitrine de diffusion de son expertise hors de ses murs.

Pascal Huot



Jean-Herman Guay et Serge Gaudreau. *Les élections au Québec. 150 ans d'une histoire mouvementée*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2018, 497 p.

L’ouvrage des deux politologues parcourt l’histoire des élections au Québec et constitue à plusieurs égards un essai dont la qualité est le résultat des ressources étudiées et qui tire parti des avancées théoriques en sciences politiques. Dans le sillage des travaux de Michel Lévesque sur l’histoire du Parti libéral, les auteurs montrent la suprématie de ce parti, dont on ne cessera de découvrir les forces clandestines, mais aussi la pérennité du pouvoir depuis 1867 : tous les autres partis, rappellent les auteurs, sont nés au fil des décennies, ont grandi et, dans la plusieurs cas, ont disparu sans avoir jamais obtenu de sièges.

L’ouvrage s’ouvre par une introduction qui explique les rapports entre démocratie et élections. Les auteurs montrent qu’au fil des 150 ans d’élections, les différents aspects de la vie électorale deviennent des « construits sociaux » acceptés, puis contestés. N’aurait-il pas été opportun alors d’y parler de la proximité familiale au sein des réseaux politiques libéraux

qui vont se tisser autour des familles Choquette (c’est Philippe-Auguste, l’ascendant de la lignée Choquette, qui dénoncera avec suspicion les alliances de Simon-Napoléon Parent avec les conservateurs, ce qui n’empêchera pas sa descendance d’épouser des proches de la famille Forget)? Autour des familles Choquette, prirent aussi part à la partisanerie libérale sur une période de près d’un siècle les Châteauvert, Lesage, Saint-Laurent, Taschereau, etc., tous et toutes liés par des liens familiaux de quelques intermédiaires à Québec.

Parlant du réseau libéral, les auteurs écrivent pourtant que son fonctionnement est secret, que durant toute une période, les réunions furent secrètes. Citant Michel Lévesque, les auteurs rapportent que son influence est entourée de mystère, tout comme son financement. Aucune organisation permanente n’est retrouvée. C’est dire que nul historien ou politologue n’a encore exploré les alliances clandestines, sinon les alliances familiales que l’on retrouve aisément dans la généalogie de Philippe-Auguste Choquette, bras droit de Wilfrid Laurier, via les Forget (pourtant conservateurs) jusqu’à Pierre Macdonald en passant par les Panet-Raymond, les Casgrain, les Châteauvert, les Taschereau-des Rivières, etc. Tous ont eu des liens familiaux dans cette petite bourgeoisie de Montréal et de Québec, notamment autour de Jean Lesage. Les auteurs ne manquent néanmoins pas d’évoquer le népotisme touchant des proches de Louis-Alexandre Taschereau. Ils définissent cinq grandes périodes de l’histoire électorale québécoise. La première commence en 1867 et va jusqu’à la fin du XIX^e siècle. Cette période est dominée par les conservateurs. Pendant la deuxième période, qui va de 1897 à 1936, c’est le Parti libéral du Québec qui est au pouvoir. La troisième période commence en 1936. Pour la première fois, c’est l’Union nationale qui